



HAL
open science

L'un et le multiple

Alexandre Joux

► **To cite this version:**

Alexandre Joux. L'un et le multiple. Questionner la diversité culturelle. Organisations, médias et création à l'ère de la mondialisation, 2, Editura Universității Alexandru Ioan Cuza, pp.73-82, 2023, 978-606-714-933-3. <hal-05008261>

HAL Id: hal-05008261

<https://hal.science/hal-05008261v1>

Submitted on 27 Mar 2025

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

L'un et le multiple: diversité de la parole journalistique, unicité du journalisme

ALEXANDRE JOUX¹

Résumé: L'étude de pratiques nouvelles des journalistes, notamment le fact checking et le data journalisme, permet d'établir une théorie de la connaissance journalistique. Nous proposons ainsi le terme de « presque vérité » journalistique pour souligner le double engagement dont relèvent les productions des journalistes : un engagement de faire l'épreuve du « réel », identique pour tous, suivi ensuite d'un texte adressé à ses publics. Ce deuxième temps, narratif par nature, est le creuset de la diversité des lectures du monde proposées par les journalistes à leurs publics.

Mots-clés: Epistémologie du journalisme, fake news, fact-checking, data journalisme; objectivité journalistique.

La recherche sur le journalisme en sciences de l'information et de la communication s'est longtemps, en France, structurée autour d'une réflexion sur les identités professionnelles (Ruellan, 1992) et la manière dont de nouvelles pratiques conduisent à enrichir les genres journalistiques (Ringoot et Utard, 2005). En sociologie et en science politique, la recherche sur le journalisme, dans une perspective plus bourdieusienne ou constructiviste, a exploré la fabrique des stéréotypes (Berthaut, 2013) et analysé les logiques qui président à la construction, par les journalistes, d'une certaine réalité sociale (Lemieux, 2000). Peu de recherches, en revanche, ont été menées sur le rôle social des journalistes, sur la dimension spécifique de leurs productions alors que cette question a animé la recherche anglo-saxonne ces deux dernières décennies, ainsi des recherches sur l'autorité sociale des journalistes (Carlson, 2017), sur la production d'une forme

¹ Aix Marseille Univ, Université de Toulon, IMSIC, Marseille, France. e-mail: alexandre.joux@univ-amu.fr

Professeur en Sciences de l'information et de la communication à Aix Marseille Université. Ses recherches portent sur l'économie de l'information et des industries culturelles, sur les évolutions du journalisme et la désinformation. Alexandre Joux est le responsable de l'équipe de recherche «Mutations du journalisme et environnements médiatiques» à l'IMSIC. Il enseigne à l'EJCAM (Ecole de journalisme et de communication d'Aix Marseille).

Is full Professor of Information and Communication Sciences at Aix Marseille University. His research focuses on the economics of information and cultural industries, changing journalism and disinformation. Alexandre Joux is the head of the research team "Transformation of the Journalism and Media Environments" (IMSIC). He teaches at the school of journalism and communication of Aix-Marseille (EJCAM).

particulière de connaissance par les journalistes (Anderson et Schudson, 2019) ou, plus largement, sur les mondes du journalisme, les manières de percevoir le journalisme dans des contextes socio-culturels différents (Hanitzsch, Hanusch, 2019). Toutes ces recherches récentes ont pour point commun de penser le journalisme dans son environnement, dans un écosystème qui le déborde et l'inclut à la fois. C'est la démarche qui fut la mienne quand je me suis intéressé, au milieu des années 2010, à la recherche en journalisme parce que l'émergence des « fake news » a remis en question la possibilité d'un débat démocratique visant au consensus raisonné. Ce chapitre propose ainsi une synthèse ou plutôt une montée en généralité à partir de plusieurs recherches de terrain. Ces recherches m'ont permis d'élaborer la notion de « presque-vérité » journalistique pour penser la spécificité du discours journalistique par rapport à des énoncés concurrents, qu'il s'agisse « fake news » ou de post-vérité, ce que recouvre autrement le terme « désordre informationnel » (Wardle et Derakhshan, 2017).

Des « fake news » à la « presque-vérité » des journalistes

Avec l'élection de Donald Trump en 2016, avec le Brexit la même année, le journalisme est apparu comme menacé. Les « Fake news » l'auraient emporté et l'information d'actualité, essentielle pour alimenter le débat public, aurait perdu de son autorité. Autant dire que la menace qui pèse sur le journalisme est radicale : ce n'est pas tant une dégradation de ses conditions d'exercice ou de sa qualité qui est pointée, qu'un désintérêt pour l'information des journalistes, quelle qu'elle puisse être. Les *bullshitters*, ceux qui répondent « *who cares* » quand un journaliste leur oppose les faits (Halévy, 2017), ceux qui placent leur confiance dans la seule performativité de la parole pour susciter l'adhésion ont fini par l'emporter aux Etats-Unis et au Royaume-Uni.

Comment, alors, réaffirmer le journalisme face au « fake news » ? Comment rappeler que le journalisme est essentiel au bon fonctionnement démocratique des sociétés ? Qu'il ne saurait être mis de côté ? Il fallait donc prendre le chemin inverse et se demander ce que les « fake news » permettent de dire de l'information d'actualité, qu'elles ignorent en partie. Ces questions furent à l'origine d'un ouvrage collectif (Joux et Pélissier, 2018) à l'origine des recherches ici synthétisées.

Pour répondre à ces questions, je me suis intéressé à deux nouvelles formes de journalisme, deux nouveaux « genres » journalistiques : le data journalisme et le fact checking. Ils ont cette particularité de renouveler les pratiques journalistiques à travers l'affirmation d'une prétention épistémologique, qu'il s'agisse d'exploiter des ensembles de données ou d'attester de la fausseté ou de la vérité de certains propos. Les deux naissent au milieu des années 2000 et s'imposent progressivement dans les années 2010, donc exactement au moment où vont commencer à proliférer les « fake news ».

Le fact checking a la prétention de dénoncer « en vérité » les fake news, les propos faux, les mauvais chiffres, etc. Les « fake news » sont d'ailleurs définies par rapport aux « news » qui servent ici de référentiel. Est « fake » ce qui ne relève pas des informations qui ont été produites en suivant une méthode dont la pratique journalistique est l'incarnation idéale. Cette dénonciation est aussi un moyen, à travers une espèce de « vérification ostentatoire » (Bigot, 2019), de soumettre l'ensemble des énoncés des acteurs publics aux critères de véracité qui sont ceux du journalisme. Le fact checking moderne (Dobbs, 2012) a une dimension éminemment politique. C'est cette dimension qui nous intéresse aussi : en plus de sa prétention à dire le vrai, le fact checking a la prétention de soumettre la discussion publique au régime de vérité qui lui est propre (Joux et Sebbah, 2020). Il s'oppose donc absolument à l'oubli du journalisme, à toute espèce de relativisme qui justifierait l'acceptation de la parole des *bullshitters*. Il remet en cause la « mauvaise » objectivité qui, au nom de la prise en compte de la diversité des points de vue, a conduit à ce que les Américains qualifient de journalisme « *he said, she said* ». En effet, deux points de vue opposés pouvant être également mensongers, en rendre compte ne saurait contribuer à éclairer les publics. Au contraire, ces points de vue doivent être dénoncés comme « fake » par le journaliste fact-checkeur. Autrement le public n'est plus correctement informé si, par-là, on retient ce que la Charte de Munich liste comme premier devoir du journaliste, celui de dire la vérité au nom du droit du public à la connaître.

La même prétention à établir autrement une espèce de vérité journalistique se constate avec le data journalisme, dans une logique certes instrumentée par la puissance informatique, mais proche fondamentalement de la recherche en sciences humaines et sociales (Joux, 2021). A partir de données structurées, il s'agit de faire émerger des informations autrement invisibles, de dévoiler des vérités cachées au regard naïf parce que logées dans des corrélations entre séries de données que seuls des algorithmes sont en mesure d'identifier.

Fact checking et data journalisme se caractérisent en outre par un effort sans précédent de leurs journalistes pour expliquer comment ils travaillent, quelles méthodes ils appliquent, quelles sont leurs sources, comment ils les traitent. Il s'agit là probablement d'un moyen de renforcer la confiance des publics, en période de désordre informationnel, grâce à un effort de transparence (Karlsson, 2020). Mais cette transparence a une autre fonction. Expliquer sa méthode, donner ses sources, donner parfois des outils pour manipuler les données sont autant de moyens de permettre au lecteur de reproduire la démarche journalistique. Il s'agit donc d'une volonté d'émancipation étendue au lecteur en contrepartie de la reconnaissance de la légitimité de la méthode journalistique, de sa prétention à établir une espèce de vérité. Ce pari du fact checking et du data journalisme repose sur une rupture par rapport aux anciennes pratiques journalistiques où le lecteur était tenu à distance, la confiance ou l'autorité du journaliste étant considérées comme acquises. Ici, le journaliste s'engage vis-à-vis de ses publics. Il ne s'agit

pas ici de répondre à une injonction de coproduction de l'information (Batsell, 2015). Dans le fact-checking ou le data journalisme, le journaliste s'engage « seulement » sur la qualité de son travail et donne à ses lecteurs les moyens de la vérifier. C'est là aussi l'une des principales différences avec les genres journalistiques autrefois valorisés, par exemple le journalisme politique, où les sources sont en général protégées par la confidentialité puisqu'elles sont la condition de possibilité du *off*. Ces pratiques nous ont donc en quelque sorte servi de « révélateur »; elles ont permis de souligner la démarche que le journaliste entreprend et qu'il entend promouvoir pour rappeler son autorité, en même temps qu'elle souligne en creux les « ratés » d'autres formes de journalisme.

En communiquant ses sources, en communiquant sa méthode, ce fact-checking et data journalisme renouent avec la perspective « objectiviste », celle qui a présidé à l'émergence du journalisme d'information selon Charron et de Bonville (1996). Pour les deux auteurs, le journalisme d'information succède au journalisme d'opinion comme paradigme dominant et s'impose au 20^{ème} siècle. Il prétend reposer sur une information neutre parce que factuelle, impartiale parce qu'elle tient à distance la parole politique dont elle rend compte dans sa diversité. Ce journalisme-là ne produit donc pas une information clivante parce que trop partisane. Il recourt même à une écriture normalisée, la plus neutre possible. C'est que l'information doit être vendue à tous avec l'industrialisation de la presse au début du 20^{ème} siècle. Fini donc le journalisme d'opinion, celui qui défend une ligne politique, qui pose un regard sur le monde, et qui s'adresse, non pas à tous, mais à quelques-uns. Charron et de Bonville considèrent toutefois que, depuis les années 80 et 90, c'est-à-dire les années de la libéralisation de l'audiovisuel et du développement de l'offre privée de médias, ou moins en Europe de l'Ouest, ce journalisme d'information se fait progressivement remplacer par un journalisme de communication, plus subjectif, plus personnel, où l'interprétation d'une actualité complexe, la manière de la lire, l'emportent sur la capacité à établir la véracité des faits. Il faut savoir se distinguer en proposant aux publics une lecture plus incarnée des enjeux de l'information. Certes, il faut encore établir les faits, mais c'est la charge des soutiers de l'information, ceux qui n'ont pas le capital symbolique au sein de la profession. Les bons, les vrais journalistes, sont ceux qui proposent une lecture de la réalité, une interprétation de sa complexité, ce que nous appellerions aujourd'hui des éditorialistes.

Or, justement, avec le fact checking moderne, avec le data journalism, c'est bien ces soutiers de l'information, ceux qui vérifient, ceux qui épluchent, collectent, croisent les sources, qui font leur retour et donnent des leçons de vérité à ces journalistes prompts au commentaire, abonnés aux éditos, et qui n'ont pas su saisir, sur le terrain notamment, la montée de Trump, la possibilité du Brexit, ou encore les inquiétudes, les questionnements d'une partie de la population française lors du mouvement des Gilets jaunes. Face à ces « ratés » du journalisme aux Etats-Unis, au Royaume-Unis ou en France, la première réponse apportée fut

souvent celle de la nécessité d'un retour au terrain : ne voient pas ceux qui ne s'en donnent pas les moyens parce qu'ils pratiquent un journalisme de commentaire, de bureau, somme toute assez élitiste. Mais fact checking et data journalisme sont aussi des alternatives possibles à la cécité qui a pu être constatée dans certaines rédactions: l'analyse des données peut donner à voir ce qui se trame à bas bruit dans la société; l'exploration des sources primaires d'information, par exemple les enquêtes de l'INSEE, quand il s'agit de confronter un propos à la réalité des chiffres, peut révéler des tendances contraires à l'esprit du temps et souvent ignorées parce que l'interprétation facile, et erronée, l'emporte.

D'où ce retour à l'objectivité. En journalisme, l'objectivité apparaît dans les années 1920 comme une réponse à l'impossibilité de porter, en tant que journaliste, un regard naïf sur le monde pour rendre compte de la réalité. Il faut mobiliser les méthodes de naturalisme scientifique pour saisir le réel: l'objectivité en journalisme est une instrumentation du regard qui seule permet d'attester de la véracité des faits (Streckfuss, 1990). Partant, cette prétention à l'objectivité grâce à des méthodes éprouvées est le propre du fact checking moderne comme du data journalisme. Les deux affirment que le journalisme peut permettre d'établir des vérités parce que des méthodes existent pour saisir le réel qui peuvent être soumises au principe scientifique de la reproductibilité: pour preuve, la méthode est explicitée et les sources sont communiquées au public qui peut « tester » à son tour la pertinence de la démarche journalistique.

La « presque-vérité » du journalisme, creuset de son unicité

Ces vérités du journalisme s'inscrivent donc dans un registre universel. Elles sont valables pour tout le monde. Elles ne sont pas négociables, elles correspondent à des réalités établies, à l'inverse, justement, de la désinformation qui repose, le plus souvent, sur l'adaptation du message à la cible. Ce retour du réalisme en journalisme, de par son ambition, ne pouvait pas se faire sans preuve, sans un argumentaire solide après la fin annoncée du journalisme d'information dans les années 1980. En effet, cette dernière fait suite à la déconstruction de la notion d'objectivité dans les années 1970, principalement par la sociologie critique. Si l'objectivité n'existe pas, alors que dire de la vérité en journalisme ? Aussi est-ce probablement pour cette raison que le fact checking moderne et le data journalisme font autant la transparence sur leurs méthodes d'établissement des faits : ils prétendent dire la vérité et ils en donnent la preuve.

Ici se dévoile, dans la perspective de recherche qui est la nôtre, l'unicité du journalisme. Malgré la diversité des pratiques, malgré la diversité des genres journalistiques, le journalisme est cette activité sociale qui s'engage sur l'application de méthodes rigoureuses pour établir des informations qui prétendent dire une espèce de vérité. Le mot « engagement » est ici essentiel et il a une

dimension éthique : le journaliste prend un engagement à l'égard du réel et à l'égard de ses publics.

Le journalisme est cette activité qui force ses acteurs à faire l'épreuve des sources : aller sur le terrain et savoir l'exploiter, se confronter à des textes, des documents, qui nécessiteront du temps de vérification, du temps de lecture, du temps de compréhension, plus généralement le développement d'une expertise. L'engagement éthique repose ici sur le travail que le journaliste doit faire vis-à-vis de ses sources, qu'il ne saurait évacuer trop rapidement, mais aussi sur l'effort qui doit précéder la confrontation au terrain. Pour analyser une situation, pour comprendre autant que faire se peut ce qu'il voit ou ce qu'il lit, le journaliste doit s'engager sur le développement préalable de ses compétences, ne serait-ce qu'en termes de capacités d'analyse et de réflexion.

Cet engagement-là est une sorte de « *best effort* » : c'est la promesse que le journaliste fait à son lecteur. « J'ai fait l'effort de vérifier, d'y aller, de lire, je me suis posé des questions » adresse-t-il tacitement à ses publics. « Et je l'ai fait à votre place, pour vous, c'est mon métier ». La confrontation aux sources se fait pour le public et repose sur un contrat passé avec le public. A cet égard, les pratiques récentes de data journalisme ou de fact checking illustrent ce souci des journalistes de témoigner de cet engagement, de rendre compte des méthodes qu'ils mobilisent pour établir l'information. Inscrits dans une logique de réaffirmation de l'autorité journalistique par la mise en avant de pratiques exemplaires, data journalistes comme fact-checkeurs vont ainsi mettre les sources à disposition des publics moins pour forcer ces derniers à s'en emparer à leur tour que pour leur garantir que cet effort d'établissement des faits a été réalisé par le journaliste.

Toutefois, une fois faite l'épreuve du terrain, la publication de l'information en direction d'un public, celui du média, avec sa ligne éditoriale, produit des traitements différents de l'actualité. Par conséquent, l'information d'actualité, quand elle est communiquée à ses publics, prend des visages différents, ce qui la distingue de la connaissance scientifique. Elle supporte, en quelque sorte, une certaine hétérodoxie dans son traitement, ce qui en diversifie le contenu et les formats. C'est la raison pour laquelle nous parlons de « presque-vérité » journalistique pour éviter le risque de l'essentialisation qui consisterait à imaginer une pratique journalistique idéale ignorante de la dimension narrative et des aléas des productions quotidiennes des journalistes, la « presque-vérité » témoignant donc du « *best effort* » des journalistes pour établir les faits et les interpréter, et de ses limites. Par ailleurs, le terme permet de bien souligner que la vérité des journalistes ne saurait être confondue avec une vérité transcendante qui ne serait pas saisie, d'abord, dans sa dimension toute anthropologique. Cette dimension-là est par ailleurs essentielle. Comme dans la connaissance scientifique, où l'évaluation et la reconnaissance par les pairs délimitent le champ de la vérité, les productions des journalistes font aussi l'objet d'une reconnaissance par les pairs,

par la communauté des professionnels. Mais le temps court de l'information d'actualité, l'impératif de la publication fait que cette reconnaissance par les pairs vient *ex-post* quand, dans la production scientifique, elle s'opère *ex-ante*, avant publication, sauf à considérer que les *preprint* sont l'avenir de la recherche scientifique. Cette reconnaissance est celle aussi accordée par les publics, l'expertise journalistique se construisant tout à la fois dans le rapport aux sources – ce que nous avons décrit comme engagement à l'égard du terrain – et dans le rapport au public (Reich, 2012) – ce qui nous permet de souligner la dimension communicationnelle du journalisme quand l'information est adressée au lecteur, à l'internaute, au téléspectateur ...

A cet égard, le journalisme, par la logique même qui préside à la production et à la mise en circulation de l'information d'actualité, se caractérise en opposition aux « fake news », à toutes les formes de relativisme informationnel. Il vise un consensus reconnu, une vérité établie grâce à la mise en œuvre d'une méthode pour l'établissement des faits et leur interprétation rationnelle. C'est la raison aussi pour laquelle le journalisme, au moins le journalisme légitime, se doit de reposer sur une épistémologie, c'est-à-dire l'explicitation de ses manières de connaître le réel et d'en rendre compte.

Cette approche qui revendique la possibilité d'une épistémologie du journalisme, donc d'une unicité du journalisme, butte très vite sur ce qui semble une contradiction insurmontable : si le journalisme dit la vérité, dit une espèce de vérité, qu'en est-il alors de tous ces textes aux orientations politiques différentes, de toutes ces manières, très différentes, de considérer les journalistes, leurs missions, leurs manières de faire?

Penser la diversité et l'unicité du journalisme au prisme de la « presque-vérité »

En France, la recherche a très largement insisté sur la diversité des journalistes, de leurs pratiques, sur la diversité des genres journalistiques ou sur leur dispersion. Cette diversité se constate. Elle est indéniable. Elle est même exacerbée aujourd'hui, avec l'internet, si l'on prend en considération toutes les publications des *pure players*, ce qui autorise une diversité de sujets avec une diversité de traitements et de formats. Mais cette diversité, finalement, c'est celle des titres, des médias, des pratiques des journalistes, des traitements journalistiques. Elle est compatible avec l'unicité du journalisme, avec la prétention du journalisme à la vérité.

C'est à partir d'un travail sur les représentations du traitement médiatique de certains sujets où les journalistes sont obligés de réfléchir à leurs pratiques, au sens de leur métier, que j'ai pu associer cette diversité des manières de faire du journalisme avec la prétention partagée à une espèce de vérité. En effet, on retrouve cette prétention chez des journalistes de médias très différents, que l'on

travaille pour un média très critique, à l'extrême gauche, qui le revendique, ou que l'on travaille au *Monde* ou au *Figaro*, que l'on travaille pour Mediapart, Slate ou dans la presse régionale. C'est ce que soulignent les enquêtes menées sur le traitement médiatique du mouvement des Gilets jaunes (Joux, 2019), sur les représentations de l'indépendance des médias chez les journalistes qui travaillent dans des médias dits alternatifs (Joux, 2022), sur les représentations du traitement médiatique de la crise sanitaire (Joux, à paraître). Gilets jaunes, crise sanitaire, médias alternatifs – tous ces terrains renvoient à des situations où le journalisme a été remis en question, et où les journalistes ont été forcés de réfléchir à leur pratique, et donc forcés de prendre en considération leur rapport au réel, malgré leurs engagements, malgré leur subjectivité, malgré les contraintes socio-économiques qui pèsent sur eux, les « lunettes » aussi qui sont les leurs, etc.

Malgré la diversité des profils enquêtés, le consensus domine : que l'on travaille à BastaMag, à Reporterre, au *Figaro* ou au *Monde*, les journalistes interrogés mobilisent dans leur immense majorité des représentations du journalisme qui les « engagent » à faire un travail fastidieux mais essentiel de confrontation à leurs sources, qu'il s'agisse d'un terrain à arpenter, de document à comprendre, à comparer. Ensuite, leur traitement de l'information va différer. Mais cet engagement à l'égard d'une réalité à laquelle ils se sont confrontés est identique. Ensuite, bien sûr, quand ils s'adressent à leurs lecteurs, à leur public, ils font des choix de cadrage, ils déterminent des angles, ils optent pour un narratif. Mais tous *revendiquent une rationalité partagée* : c'est ce qui les distingue des autres, finalement, de ceux qui défendent une cause sans faire l'effort de la confrontation préalable au réel.

Il est alors possible de conclure cette réflexion sur l'unicité et la diversité du journalisme en s'inspirant des analyses de Bertrand Labasse sur l'épistémologie du journalisme (2015). Le journalisme entretient un rapport à la vérité – c'est ce qui fonde son unicité. Mais il ne faut pas verser dans l'idéalisme, essentialiser le journalisme. Il faut, en même temps, considérer la diversité des pratiques, les moyens et méthodes mis en œuvre pour traiter l'information. Cette articulation de la visée épistémique et de la pratique journalistique permet d'éviter, d'une part, la posture idéaliste-critique interdisant de penser correctement les enjeux de l'information d'actualité dans la réalité des pratiques et, d'autre part, la posture relativiste qui constate une diversité de pratiques, avec toutes les insuffisances que cette diversité autorise, pour en déduire que le journalisme n'existe pas ou alors se dilue dans ceux qui disent le pratiquer. Dans ce dernier cas, on ne peut que constater une diversité d'acteurs et, pour les réunir, des relations de compétition et de domination entre eux, mais pas de rapport au réel partagé. D'où le relativisme : à chacun sa vision du monde. Il s'agit selon nous d'une posture qui est bien trop radicale. Il y a un engagement à l'égard du réel, et à l'égard de la vérité, dans les pratiques journalistiques. Pour reprendre les termes de Nicolas Pélissier, il ne peut pas y avoir de déréalisation du journalisme sans disparition du journalisme (2018).

Il est ensuite possible d'avoir une lecture marxiste ou hayékienne d'une même réalité, d'une même actualité, et les deux sont légitimes du point de vue de la raison. Elles reposent sur des fondamentaux interprétatifs différents, sur des registres de vérité différents, mais elles ne trahissent pas le réel qu'elles analysent. Elles s'y tiennent et elles se tiennent sur lui.

Bibliographie

- ANDERSON, C. W.; SCHUDSON, Michael. Objectivity, Professionalism, and Truth Seeking, in. Wahl-Jorgensen K., Hanitzsch T. (eds.). *The Routledge Handbook of Journalism Studies*, Abington, Oxon: Routledge, 2019.
- BATSELL, Jake. *Engaged journalism. Connecting with digitally empowered news*. New York: Columbia University Press, 2015.
- BERTHAUT, Jérôme. *La banlieue du « 20 heures ». Ethographie de la production d'un lieu commun journalistique*. Marseille: Agone, 2013.
- BIGOT, Laurent. *Fact checking versus fake news: vérifier pour mieux informer*, Paris: INA Éditions, 2019.
- CARLSON, Matt. *Journalistic Authority. Legitimizing News in the Digital Era*. New York: Columbia University Press, 2017.
- CHARRON, Jean ; DE BONVILLE, Jean. « Le paradigme du journalisme de communication: essai de définition », *Communication*, vol. 17, n°2, p. 51-97, 1996.
- DOBBS, Michael. *The Rise of Political Fact-Checking. How Reagan Inspired a Journalistic Movement: A Reporter's Eye View*. Washington D.C.: New America Foundation, 2012.
- HALEVI, Ran. « Le nouveau régime de la vérité », *Le Débat*, n° 197, p. 28-41, 2017.
- HANITWSCH, Thomas; HANUSH, Folker. *Worlds of journalism. Journalistic cultures around the globe*. New York: Columbia University Press, 2019.
- JOUX, Alexandre. « Traiter de la Covid 19. Entre consensus professionnel et pratiques contestées », *Les Cahiers du Journalisme, Recherches*, 2022, vol. 2, n°8-9, p. R69-R84.
- JOUX, Alexandre. « Pure players et médias alternatifs: une approche diachronique des représentations de l'indépendance et du pluralisme de l'information », *Les enjeux de l'information et de la communication*, n° 23/1, p. 15-26, 2022.
- JOUX, Alexandre. « Big Data et data journalisme: des prétentions épistémologiques irréconciliables », *Hermès, La Revue*, n° 88, p. 291-298, 2021.
- JOUX, Alexandre, Sebbah B., « Les représentations implicites du pouvoir des médias d'information. L'exemple du lancement du Décodex », *Sur le journalisme*, vol. 9, n° 1, p. 166-179, 2020.
- JOUX, Alexandre. « Des journalistes pas comme les autres. Le traitement médiatique des Gilets jaunes, un révélateur des tensions qui traversent le journalisme », *Les Cahiers du numérique*, n° 3, vol. 15: pp. 29-52, 2019.
- JOUX, Alexandre; PELISSIER, Maud (dir.). *L'information d'actualité au prisme des fake news*. Paris: L'Harmattan, 2018.

- KARLSSON, Michael. «Dispersing the opacity of transparency in journalism and the appeal of different forms of transparency to the general public», *Journalism Studies*, DOI.1080/1461670X.2020.1790028, 2020.
- LABASSE, Bernard. « Du journalisme comme une mésoépistémologie », *Communication* [en ligne], 33/1, 2015.
- LEMIEUX, Cyril. *Mauvaise presse. Une sociologie compréhensive du travail journalistique et de ses critiques*. Paris: Métailié, 2000.
- PELISSIER, Nicolas. Des fake news aux vérités alternatives: le journalisme au défi du post-factuel, in. Joux A., Pélissier M. (dir.) *L'information d'actualité au prisme des fake news*, Paris: L'Harmattan, p. 47-70, 2018.
- REICH, Zvi. « Journalism as bipolar interactional expertise », *Communication Theory*, n° 22, 2012, pp. 339-358.
- RINGOOT, Roselyne; UTARD, Jean-Michel. Genres journalistiques et « dispersion du journalisme », in. Ringoot R., Utard J.-M. (dir.) *Le journalisme en invention/* Rennes: PUR, 2005, p. 21-47.
- RUELLAN, Denis. « Le professionnalisme du flou », *Réseaux*, vol. 10, n°51, p. 25-37, 1992.
- STRECKFUSS, Richard. « Objectivity in journalism: a search and a reassessment », *Journalism Quarterly*, vol. 67, n°4, 1990, pp. 973-983.
- WARDLE, Claire; DERAKHSHAN, Hossein. *Information Disorder. Toward an interdisciplinary framework for research and policymaking*. Strasbourg: Council of Europe, 2017.